

BIOGRAPHIES

- B.2364 SAINT-PIERRE, Arthur
B.2370 PIETTE, Vincent
B.2373 PILON, Anthime
B.2374 PILON, Edouard
B.2375 PILOT, Robert W.
B.2376 PILOTTE, Mlle Hélène
B.2379 PINAULT, Abbé Lucien
B.2380 PINEAULT, J.-O.
B.2381 PITRE, Didier
B.2382 PITT, Ernest
B.2387 PLANTE, Dr Anatole
B.2389 PLIMSOLL, Reginald
B.2390 PLOUFFE, Dr Adrien



archives
municipales

VOUS NOUS OBLIGERIEZ EN NOUS RETOURNANT

LE DOSSIER DANS LE PLUS BREF DELAI.

SAINT-PIERRE, Arthur 2.2364

Vol. 1 no 6, 15 oct. 1931
BULLETIN PAROISSIAL.
 Paroisse St-Nicolas d'Achamps.
Nos Collaborateurs au
Bulletin Paroissial

M. A. SAINT-PIERRE

Arthur Saint-Pierre, publiciste, professeur de Sociologie Appliquée à l'Université de Montréal. Membre de la Société Royale du Canada, lauréat des prix d'action intellectuelle de l'A.C.J.C., section Science Sociale, 1920; lauréat du Prix David, Section Science Sociale, 1926.

Est né à Walkerville, Ont., le 30 septembre 1885, de J.-B. Saint-Pierre, de Lavaltrie, et Avilla Lapierre, de Saint-Thomas. Par sa grand'mère, du côté paternel, il est apparenté à la famille Brien, et par sa grand'mère du côté maternel, à la famille Lajoie.



M. A. SAINT-PIERRE

Marié le 28 septembre 1914, à Lucette Décaulniers, fille de Avila Décaulniers et de Emma Allard. Il a six enfants.

A publié les ouvrages suivants: L'Avenir du Canada français; Vers l'Action; L'Instruction Obligatoire; L'Organisation Ouvrière dans la Province de Québec; Pour le Comptoir Coopératif de Montréal; L'Organisation professionnelle; L'Utopie Socialiste, une expérience de colonisation au Paraguay; Le Devoir Social; La Fédération Américaine du Travail; Questions et Oeuvres Sociales de chez nous, avec une préface de S. G. Monseigneur Gauthier; L'Utopiste Socialiste, (réponse à Jean Valjean); Le conte Albert de Maa; La Question Ouvrière au Canada, avec une préface par Edouard Montpetit, prix d'Action intellectuelle 1920; Le Bifan Moral d'une Grande Expérience Sociale; L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, ouvrage honoré d'une lettre de Sa Sainteté Pie XI et d'une préface de S. G. Monseigneur Gauthier, et couronné par l'Académie française, Médaille d'or; Le Problème Social, Prix David, 1926, et prix Audifret de l'Académie des Sciences Morales et politiques de Paris, 1927. Membre du Comité du Bulletin Paroissial de cette paroisse.

— Ces notes sont extraites des Biographies Canadiennes de Raphaël Ouisol.

C'est un autodidacte, n'ayant fréquenté l'école que durant cinq ans, dont deux en classe anglaise. A 16 ans, il publia dans la page féminine de La Patrie, quelques courtes compositions littéraires. A 23 ans, il débutait dans le journalisme professionnel à la Presse. En 1907, à la demande de quelques jeunes gens de la paroisse de l'Immaculée-Conception il se joignait à eux pour fonder le cercle Pie X de l'Association Catholique de la Jeunesse canadienne-française.

Il a été l'un des membres fondateurs et le secrétaire de la Fédération régionale et de la Fédération Générale des Ligues du Sacré-Coeur et de l'Ecole Sociale Populaire, vice-président général de l'A.C.J.C.; promoteur de l'Oeuvre des Caisses coopératives d'épargne et de crédit, dites caisses Desjardins, et de l'org. profess. catholique dans la région Montréal; chef du Secrétariat de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal, puis directeur de ses revues, dont il a fondé l'une l'Oiseau Bleu. Il est membre du Comité général des Semaines Sociales canadiennes dont il est également l'un des professeurs.

22 sept 1953
Un hommage
à M. Arthur
Saint-Pierre

On lui offrira un dîner à l'occasion de ses 30 ans d'enseignement.

L'Association des licenciés en sciences sociales, politiques et économiques de l'Université de Montréal offrira un dîner mardi le 29 septembre, à 7 h. 30 p.m., au Cercle universitaire, en hommage à M. Arthur Saint-Pierre, professeur émérite qui



M. Arthur Saint-Pierre

avait pris sa retraite après avoir consacré plus de trente ans à l'enseignement, sous quatre députés de la première promotion 1922 de la Faculté qu'elle représentait, et Edouard Montpetit, fondateur et ex-doyen de la Faculté des sciences sociales, politiques et économiques de l'Université de Montréal, président de cette fête, tandis que Max Ollivier, recteur de l'Université, présentera M. Saint-Pierre qui prononcera une allocution.

Tous les licenciés, anciens et nouveaux, que la secrétaire de l'Association n'a pu atteindre, soit par lettre ou par téléphone, sont cordialement invités et sont priés de considérer cette invitation comme personnelle. Ils devront communiquer, dans le plus bref délai possible, avec la secrétaire, à DO 2083, ou avec la trésorière, à TA 1034 pour de plus amples renseignements ou réservations.

Bel hommage à M. Arthur Saint-Pierre

30 septembre 1953
Il est fêté par ses anciens
élèves de la faculté des
sciences sociales.

Les anciens élèves de la faculté des sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal ont rendu un bel hommage hier soir, à M. Arthur S. Pierre et à ses élèves, les 12 premiers finissants de la faculté.

Cette fête de famille, à laquelle assistait M. Édouard Montpetit, fondateur de la faculté (la première du genre au Canada français), s'est déroulée au Cercle universitaire. Autodidacte, journaliste, écrivain, professeur et sociologue, M. St-Pierre a su laisser un souvenir ardent et vivant dans l'esprit de ses collaborateurs et de ses élèves et c'est avec une joie renouvelée que les anciens ont revécu pendant quelques minutes leurs années d'université en écoutant le héros de la fête leur parler de celui qui est considéré comme le plus grand sociologue canadien-français, Léon Gérin, né le 17 mai 1863 et décédé le 15 janvier 1951.

M. Albert Doyon, un "des doctes", en rappelant les premières années de la faculté des sciences sociales, a tenu à rendre hommage également à M. Montpetit "grâce à qui l'école a été fondée pour ensuite prendre un essor remarquable". Il a cependant regretté que sous l'actuel programme de la faculté, aucun de ceux qui suivent des cours de soir ne reçoivent les diplômes décernés aux élèves du jour. Au tout début de la faculté, les cours ne se donnaient que le soir et l'orateur a demandé de faire quelque chose pour permettre à ceux qui ne peuvent se payer le luxe de fréquenter l'université le jour d'obtenir quand même un diplôme équivalent.

M. Édouard Montpetit

Après avoir rendu hommage aux cours premiers finissants de la faculté, M. Montpetit a rappelé brièvement les débuts des sciences sociales à l'Université de Montréal et a déclaré que c'est grâce à la volonté à toute épreuve et aux sens du travail remarquable d'un homme comme M. St-Pierre si les cours ont su, non pas seulement se maintenir, mais prospérer.

Les cours de M. S. Pierre, a rappelé le fondateur de la faculté, portaient sur les institutions sociales et les problèmes sociaux du Canada français en général. Apprécié à l'Université de Montréal, son travail d'éducateur a été complété par son œuvre littéraire, qui a été à son tour couronné par l'Académie française. "C'est un hommage bien mérité que nous lui rendons ce soir", a terminé l'orateur.

M. Arthur St-Pierre

Après avoir rappelé quelques anecdotes amusantes, le héros de la fête a fait une critique très minutieuse de l'œuvre de Léon Gérin. Ce sociologue, le premier et le plus marquant du Canada français, s'orienta vers cette science par un pur hasard, alors qu'il se trouvait en voyage d'études à Paris. Revenu à Québec avant d'avoir fini complètement ses études, il resta quand même en contact avec ses maîtres de Paris pour ensuite se donner tout entier à la diffusion des sciences sociales, traitant même assez durement ceux qui ne voyaient pas le besoin de cette science.

En faisant la critique des deux plus importants ouvrages de Gérin, "Le type économique et social des Canadiens français" et "Aux sources de notre histoire", M. St-Pierre a déclaré vouloir ainsi faire apprécier Gérin par ceux qui ne le connaissent pas déjà et de le faire lire, si possible.

L'orateur a été présenté par M. Gérard Shanks, ancien président de l'Association des anciens, qui a signé entre autres que M. St-Pierre

était membre de la Société royale du Canada, et remercié par M. Ferdinand Biondi, directeur des programmes du poste CRAC.

L'ancien professeur était entouré à la table d'honneur de 10 de ses 12 élèves de la première heure: l'hon. juge Hector Perrier, de la Cour supérieure, M. Alfred Labelle, secrétaire de la rédaction de la "Pressa", Hugues De Martigny, Eugène Lapiere, A. De Tilly, Charles Mayer, Alexandre Marier, Clarence Hogues, C.-E. Parrot et Albert Doyon. MM. Georges Roussseau et Yves Tessier-Lavigne étaient absents. Mgr Olivier Maurault, P.S.S., P.A., recteur de l'Université de Montréal, était présent à la table d'honneur.

M. ARTHUR ST-PIERRE

M. Arthur Saint-Pierre D.S.C., ancien directeur de l'Institut de Sociologie de l'université de Montréal et professeur à la Faculté des Sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal, est décédé mercredi matin à sa demeure, avec Grey, à Notre-Dame-de-Grâce, à l'âge de 73 ans.

Ancien journaliste à "La Presse" où il fut correspondant parlementaire à Ottawa de 1917 à 1919. Il était membre de la Société Royale du Canada depuis 1926, il fut président de la section française de cette société en 1951. Auteur de nombreux ouvrages de sociologie (plus de 25), d'un recueil de nouvelles et d'un roman plusieurs de ses œuvres furent couronnées par des organismes autorisés de France et du Canada. Son livre "Histoire de l'Oratoire St-Joseph du Mont-Royal" fut couronné en 1928 par



l'Académie française et il fut lauréat du Prix David (1926), du Prix de l'Académie des Sciences morales et politiques (1930), du Prix de l'Action Intellectuelle de L.A.C.J.C. en 1920.

Fondateur et directeur de la "Revue Nationale" et de l'"Oiseau Bleu" (1919-1921) il a collaboré à plusieurs journaux et revues. Il fut nommé membre correspondant de "The American Catholic Sociological Society" (1947-1959), il a prononcé de nombreuses conférences et donné des cours sur les questions sociales en français et en anglais. Il avait appartenu à diverses sociétés dont "La Société Saint-Jean-Baptiste", la Société Historique de Montréal, La Chambre de Commerce de Montréal, l'A.C.J.C. Il fut le premier directeur des relations extérieures de la Commission des Liqueurs de la Province de Québec (1921-1950) dont il devint éventuellement le secrétaire, jusqu'à sa retraite. Par la suite il se consacra aux transactions immobilières.

Il laisse: son épouse, née Laetitia Desaulniers et ses enfants: Yves, industriel, André, directeur adjoint à la publicité de la Commission de transport de Montréal, François J., industriel; ses filles, Jeanne, chargée des bibliothèques pour enfants de la ville de Montréal, Marie et Thérèse. Ainsi que deux brus: Mmes Yves Saint-Pierre (Marguerite Demers) et André Saint-Pierre (Alyce Brouillette), une petite-fille, Huguette Saint-Pierre, et sa belle-mère, Mme Avila Desaulniers.

La dépouille mortelle est exposée au no 3860, boulevard Décarie. Les funérailles auront lieu lundi, 23 mars, en l'église paroissiale de Notre-Dame de Grâce.

LA PRESSE

MAR 19 1959

Document(s) illisible(s)

lors du

microfilmage

PIETTE, Vincent

EX: "Brochure - Université de Montréal"
Collation des grades honorifiques - Juin 1944



Monseigneur VINCENT PIETTE

Fils de Berthier-en-haut, élève du Collège de Joliette et du Grand Séminaire de Montréal, curé de Notre-Dame du Rosaire, fondateur et curé de Saint-Stanislas, en 1910, vicaire général du diocèse de Montréal, chanoine de la cathédrale, protonotaire apostolique, membre de la Commission des Écoles Catholiques de Montréal pendant vingt ans, recteur de l'Université de juillet 1923 à juillet 1934, puis de nouveau curé de Saint-Stanislas. Mgr Vincent Piette a été à la tâche, il doit être à l'honneur.

Ce magnifique bâtiment que nous inaugurons, il l'a porté des mois dans son esprit et dans son cœur, il l'a bâti au prix d'une sueur de sang, ce vaste campus, il l'a arpenté en tous sens; de ses mains il en a éclairci les sous-bois et émondé les arbres; et jusqu'en ces derniers mois, s'échappant de son presbytère de Saint-Stanislas, il est venu errer dans ce domaine qui fut le sien, et ses prières ont sans doute hâté la réalisation de ce rêve de tout un peuple. Que faire, Monseigneur, pour vous manifester notre gratitude? Vous nommer recteur honoraire? Notre charte ne prévoit pas ce titre. Il nous restait le doctorat d'Université, celui qui reconnaît dans ses détenteurs une sorte de compétence universelle. Pendant six douze années de rectorat, vous avez, si je puis dire, exercé ce doctorat sans en porter le titre. Aujourd'hui, nous voulons unanimement vous en investir, afin que l'on sache tout ce que l'Université de Montréal doit à votre courage, à votre dévouement, à votre abnégation et à votre grandiose vision de l'avenir.

Mgr Piette, ex-recteur de l'université, décédé

Nous avons le regret d'apprendre la mort de Mgr Vincent-Joseph Piette, curé de la paroisse de Saint-Stanislas et ancien recteur de l'université de Montréal, décédé subitement la nuit dernière, à l'âge de 75 ans.

Mgr Piette est une figure éminente de notre clergé canadien français. Issu d'une famille d'agriculteurs, comme tant de prêtres éminents de chez nous, il naquit à Berthierville le 5 août 1869. Il était le fils d'Olivier Piette, dit Trempe, et de Julie Desrosiers. Il commença ses études primaires à Longueuil, pour les continuer l'année suivante au collège St-Joseph de Berthierville, dirigé par les Clercs de St-Viateur. Il passa ensuite au séminaire de Joliette, où il fit tout son cours classique. Il fit sa théologie au Grand Séminaire de Montréal. Le 17 décembre 1892, Mgr Fabre lui conféra le sacerdoce.

VICAIRE

Il fut vicaire dans plusieurs de nos plus importantes paroisses: de 1892 à 1895, il était à St-Henri; en 1896, on le retrouve dans l'importante paroisse St-Jean-Baptiste où il demeura jusqu'en 1904 pour être, cette année-là, affecté à la cathédrale.

CURE

C'est en 1907 qu'il fut nommé curé pour la première fois; il fut appelé par Mgr Bruchési à la direction de la paroisse de Notre-Dame-du-Rosaire à Villiers et, en 1910, il devenait curé de St-Stanislas, pour la première fois.

En 1922, il passa à l'archevêché comme vicaire général et fut nommé protonotaire apostolique. L'année suivante, on lui confiait le poste de recteur de l'université de Montréal qui venait de se constituer en université autonome de Laval.

RECTEUR

Animé de grands projets, homme aux idées vastes et libérales, le nouveau recteur se dépensa pour l'université dont il prenait la direction. Succédant à Mgr Gauthier qui n'avait pas eu le temps de donner sa pleine mesure à ce poste, le nouveau recteur voulut placer la première université française d'Amérique au rang des plus grandes universités du continent. Qu'il n'ait pas réussi pleinement, on ne peut lui en imputer la faute. Dévoué, travailleur infatigable, organisateur-né, administrateur et constructeur, le nouveau recteur ne s'accordait pas un instant de repos. C'est sous son rectorat que fut entreprise la construction de l'immeuble de la Montagne qui fait,

aujourd'hui, l'orgueil de tous les Montréalais; la crise et d'autres circonstances incontrôlables l'empêchèrent de terminer lui-même l'œuvre qu'il avait commencée. Seulement son nom restera attaché à l'université et, l'an dernier, l'université tint à l'honorer en lui décernant un doctorat honoraire.

Mgr Piette quitta le rectorat en 1934. Mgr Olivier Maurault lui succéda. Quant à lui, il devenait curé du Saint-Nom de Jésus à Malsonneuve pour passer, l'année suivante, à la tête de l'ancienne paroisse qu'il avait déjà administrée. C'est à ce poste que la mort vint de le surprendre en pleine activité. Malgré son grand âge et malgré son activité débordante, il n'avait pas voulu prendre une retraite qu'il aurait d'ailleurs grandement méritée.

La translation des restes du vénérable prélat aura lieu vendredi prochain, le jour de l'Immaculée conception, à 4 h. de l'après-midi. Le service funèbre sera chanté samedi matin à 10 h., par S. Exc. Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal.

Deuil pour le diocèse

Monsieur Piette

Le décès de Monseigneur A.-J.-V. Piette, qui vient de mourir subitement, est un deuil cruel pour le diocèse de Montréal, où cet homme d'action et ce prêtre animé d'un saint zèle avait exercé le ministère de son dévouement à la cause de la religion et de l'éducation. L'organisation diocésaine, l'enseignement universitaire et la vie paroissiale bénéficièrent tour à tour des hautes qualités morales qui caractérisaient Monseigneur Piette, de son activité animatrice, de son zèle pour le bien. Il avait laissé, dans les postes qu'il avait occupés avant de prendre finalement l'importante cure du Saint-Nom de Jésus, la marque de son caractère et la moisson de ses œuvres fructueuses.

C'est sans contredit durant les dix années qu'il consacra au rectorat de l'Université de Montréal que Monseigneur Piette trouva l'occasion de donner de façon plus visible la mesure de ses talents. Il fut, comme on le sait, l'animateur et le soutien indéfectible de la grande entreprise qui devait conduire l'Université dans son nouvel immeuble de la Montagne. Il voulut faire œuvre grande et durable et il y réussit, dans des conditions extrêmement difficiles. Aujourd'hui que l'entreprise est menée à bonne fin, on doit rendre témoignage à l'homme qui, au milieu des vicissitudes, fut accomplir la première partie de la tâche.

ICI MONTREAL

Programme radiophonique

Poste C.K.A.C.

Présentation: 15 février 1948

Anecdote par Léon Trépenier.

Souriez d'aise, cher monsieur Letour, directeur général de la Chambre de Commerce de Montréal, car votre premier prédécesseur en office, secrétaire en 1888, monsieur Letellier, ne touchait que \$15.00 par mois, et composait à lui seul, le personnel du secrétariat de la Chambre.

Mais réjouissez-vous avec nous, de ce que la plupart de nos maisons d'affaires canadiennes-françaises, dont les chefs de l'époque figurent parmi les fondateurs ou premiers membres actifs de votre Chambre, se sont développées et ont progressé au rythme de la Chambre elle-même. J'en nomme quelques-unes au hasard de la mémoire: L.O. Beauchemin, Joseph Barsalou, Joseph Contant, F.J. Granger, C.H. Catelli, J.B. Rolland, C.J. Grenier, J.O. Dupuis, Joseph Fortier, A.R. Pratte, Letang, Alphonse Racine, Hudon et Orsali, Joseph Christin, Morin & Cie et autres. Tous ces noms survivent aujourd'hui, bien que la fusion de quelques-unes de ces maisons en aient modifié la façade.

Ne vous inquiétez pas plus que nous du retard apporté dans la construction d'un métro, puisque dès 1888, votre Chambre réclamait pour Montréal un Jardin Botanique et qu'il a fallu 42 ans de prières pour l'obtenir; vos soixante années de supplication, en faveur de l'agrandissement du Marché Bonsecours et de la tenue d'une Exposition Universelle à Montréal, n'ont pas mieux abouti d'ailleurs, mais de nombreuses réalisations compensent pour ces échecs. Voilons-nous pourtant la figure en rappelant que c'est votre Chambre qui un jour, avait protesté contre une observance trop exagérée du dimanche.

La partie est de Montréal s'est développée depuis 60 ans, mais il est des maisons dont nous déplorons la disparition bien que de plus importantes leur aient succédé depuis.

Telle cette manufacture de biscuits A. Truteau, en

1888, située au No. 143 rue Wolfe, avec un personnel de 60, et qui s'annonçait ainsi: FABRICANT DE CRACKERS, BISCUITS ET PATISSERIES, tout en nous fournissant la liste de ses 88 variétés de produits: depuis des croquignoles, biscuits à la mélasse, de matelot, Ornamental Toys, Pic-Nic, Doigts de Dames, jusqu'aux Snow Drops, Capitaine, Village, Victoria Snap, Zoulou, Zephyr, Beauty, Boston, etc., etc. Déjà il enfonçait les fameuses variétés de Heintz.

Disparu également, ce Magasin Pilon, fondé en 1872, le pionnier du commerce de détail dans la partie est de Montréal, situé où s'est érigé depuis le Magasin de meubles Valiquette, magasin qui employait dans le temps plus de 150 commis.

Que n'a-t-on pas raconté au sujet de son propriétaire, Anthime Pilon, que l'on surnommait notre Barnum du commerce, notre premier réclameur. Le magasin Pilon était d'ailleurs très curieusement disposé. Sur trois étages de hauteur, des galeries se déroulaient en forme de jubés, et on y accédait par de longs escaliers, comme dans les églises anciennes. Pilon se multipliait, utilisant tous des trucs pour valoriser sa marchandise et faire croire à des bons marchés fabuleux. Dès que midi sonnait, Anthime Pilon se précipitait dans les escaliers et s'arrêtait à mi-chemin, entre plafond et plancher, et les bras tendus, imposait silence. Tout le brouhaha s'arrêtant, Anthime Pilon commençait solennellement la récitation de l'ANGELUS, à laquelle la foule des clients et commis faisait chorus, puis il annonçait à voix haute, et dans un boniment formidable, une réduction sur toutes les marchandises. Bien qu'elle fût fortuite, la Maison Pilon fut supplantée par la Maison Dupuis.

Ce n'est là qu'une des excentricités publicitaires de cet Anthime Pilon qui eut en somme le mérite d'avoir été le premier à attirer une forte clientèle de ménagères vers le Faubourg Québec, partie est de Montréal.

LE DOCUMENT SUIVANT
EST ILLISIBLE

Le Devoir 18 oct. 1957



**EDOUARD PILON
CONTRACTEUR EN ISOLANT**

Né à Montréal en 1912, M. Pilon fit ses études à l'École du Plateau Diplôme de cette école, il suivit pendant 3 ans les cours de l'École Technique.

Il entra ensuite au service de la police de la ville de Montréal et demeura attaché à ce service

pendant un an. C'est à cette époque qu'il s'inscrivit à la faculté des études sociales de l'Université de Montréal qui, en 1944, lui décerna sa licence.

En 1945, il fut sur pied une entreprise commerciale, la "Hermeti-Proof Products" qui sous son habile administration prit une envergure remarquable.

Marié et père de 4 enfants, Monsieur Edouard Pilon est Chevalier de l'Ordre, membre de la Chambre de Commerce de Montréal en plus d'être un sportif accompli et une figure très bien connue à la Palestre Nationale.

Ses nombreuses activités ne l'empêchent point de s'intéresser aux questions municipales et provinciales et de prendre son rôle à se présenter devant l'électorat est le désir de rendre service à ses concitoyens en se portant à l'équipe qui depuis trois ans a accompli un travail remarquable qu'elle veut poursuivre.

CE DOSSIER
CONTIENT
DES
DOCUMENTS ORIGINAUX.

ILS SONT CONSERVÉS DANS
LE FONDS DU SERVICE DU
GREFFE (VM6)



Waiting Travellers. Gare Windsor, Montréal, 1952. Peinture à l'huile sur toile de Frederick B. Taylor (1906-1987). Cette huile sur toile, du peintre Frederick B. Taylor, représente des voyageurs dans une salle d'attente de la gare Windsor.

Taylor, Pilot Have Common Ground Here

By Robert Ayre

AS it happened, I saw the Pilot and the Taylor exhibitions on the same day—they are next door to one another, Robert W. Pilot, R.C.A., at the Watson Galleries and Frederick B. Taylor, A.R.C.A., at the Dominion—and since in their painting they cover a good deal of the same ground, the temptation to write about them together is irresistible. It isn't just a matter of convenience, I was interested to see how differently the two men perceived and portrayed the same subject.

In a show of 45 paintings, Mr. Pilot goes as far west as the Rockies and as far east as his native Newfoundland. Mr. Taylor, who has 79 works on view, doesn't go west but he gets to Cape Breton Island and Penikese Cove. The ground they have in common is Montreal and Quebec; both are obviously very much attached to the streets and buildings of these two old cities, finding them so interesting pictorially that they have no disposition to make them over according to individual idiosyncrasy. In other words, while it could not be said that they take the scene exactly at its face value, they are both literal painters.

They are both academic inasmuch as they are satisfied to conform to established standards of representationalism rather than experiment or fly into private worlds of fancy; what they paint is within the orbit of normal experience; people recognize their subjects and are therefore comfortable with their pictures. Yet they are entirely different in temperament and, as it follows, in point of view and technique.

Mr. Pilot is romantic. He is concerned with atmosphere. He looks at the scene through a film of—I almost said glamor, but that is too violent a word and implies a cheapness not in him; the better word would be sentiment, though not sentimentality. He likes an overcast winter day when the colors are subdued and the forms softened. He likes them muted and he paints them caringly, with a light but certain touch that stands him in good stead in the expression of a day's mood.

I have seen Pilot pictures of the Rockies I like better than those in this show and to my mind his frothy Shawinigan Falls are too flimsy. There is more satisfaction in some of the Quebec City views and in pictures of Montreal seen from St. Helen's Island across the bay. Lawrence, the city a string of misty silhouettes and the vague shape of the Mountain. One of the best, I thought, was his painting of Dufferin Terrace, sparing in color, the structure delicately and airily poised above the river.

Mr. Taylor is not as interested as Mr. Pilot in weather or in the intangible atmosphere that depends on it. In "Wind, Hull" he shows a stormy sky and a spread of laundry almost whirled off the line and out of the picture; he has his landscapes; but it is not for nothing that he is a Bachelor of Architecture from McGill and that he practised

architecture for a number of years; his interest is primarily architectural, and he is at his best in dealing with structure.

He likes old buildings like the Church of Notre-Dame de Bonsecours, with its busy-colored houses, rooftops and street perspectives. Mr. Pilot will admit wharves and warehouses, tugs and ferries; they easily fall in with his scheme; but I doubt if he would ever introduce a motor truck or a street car. Mr. Taylor doesn't mind. They are part of the street, and so part of the composition, and in his clean-cut factual paintings, they don't look intrusive.

He measures so precisely, is so careful about outline—no blurry silhouettes for him—that his pictures have a certain immobility, a classic timelessness; that the introduction of human figures does not dissipate. There is animation in his children on the skating rink or in the street, but they partake of the immobility, as if they had been stopped suddenly in full career. This comes home to you all the more when you compare his Quebec skating rinks with Mr. Pilot's.

On the other hand, Mr. Taylor doesn't put human beings into his pictures merely to relieve the severity of their architectural structure. He does it because people are important to him, as he shows in his war industry paintings. In "Talking Union"—men and beer—he is as studied as he is in his "Rooftops from Dufferin Terrace." He can loosen up, however, as he shows in the sketch "Fishermen Repairing Nets," with its pattern of colored shirts; in "Making Tanks, Angus Shops," where the scene was so big and animated and so many figures were involved that impressionism was the only answer; and in the monochrome sketch "St. Germain and Des Carrières Streets," written with a free hand.

Among the current exhibitions are Sculpture by Sybil Kennedy, Anne Kahane and Louis Archambault, at the Museum of Fine Arts until the 21st; water colors by Brodie Shearer, at the Cercle Universitaire, beginning Monday; paintings by Peter Douet, at the Y.W.C.A., until the 21st; hooked rugs and patchwork quilts at the Handicrafts Guild, to the 17th.

Canadian painter Robert Pilot dies

Robert W. Pilot, RCA, MBE, DCL, 69, one of Canada's most distinguished painters, died last night in the Montreal General Hospital after a long illness.

A memorial service will be held at 2 p.m., Wednesday in the Church of St. James the Apostle.

A native of St. John's, Newfoundland, Mr. Pilot achieved fame for his marines and landscapes, which are hung in the national galleries of France, Spain, the United States and Italy—as well as in the National Gallery of Canada and the Art Gallery of Toronto, the Montreal Museum of Fine Arts, the Province of Quebec Museum in Quebec and the Art Gallery of Hamilton.

His works were also obtained for the private collections of Queen Elizabeth, Sir Winston Churchill, Earl Alexander of Tunis and the Canadian Club of New York.

Although he painted notable marines along the Nova Scotia and New Brunswick coastline, as well as landscapes in Newfoundland, Spain and North Africa, he is perhaps best known for his paintings of the Baie St. Paul and Charlevoix County areas.

He also painted a great number of winter scenes in the Laurentians which many consider among his finest work.

Born Oct. 9, 1898, the son of Edward Frederick Pilot and Barbara Merchant, he was brought to Montreal at the age



Robert W. Pilot

of nine and received his early education at local schools.

In 1915 he left the Montreal High School to devote his full time to the study of art.

He entered the Art Association of Montreal school, where he studied under his stepfather, the late Maurice Cullen, RCA, and the late William Brymner, RCA, and at the Monument National under Edmond Dyennet,

RCA, secretary of the Royal Canadian Academy.

His studies were interrupted, however, when he joined the Fifth Division Artillery, with which he served overseas from 1916 to 1918.

After demobilization, he turned once more to his chosen career, and studied for three years in Paris at the Julian Academy under Pierre Laurens.

In 1922 he exhibited at the Paris Salon before returning to Montreal, where he opened a studio.

He was elected an associate of the Royal Canadian Academy in 1925, and in 1935 became a full academian. He has twice won the Jessie Dow Prize, in 1932 and 1934.

Brilliant

In 1927 he went to Europe, and after visiting France, worked his way through Spain to northern Africa, spending time in Toledo, Madrid, Tangiers, Tetuan and parts of the Riffian country.

The brilliant colors of northern Africa proved of particular interest to him, and he brought back successful and striking canvases.

He is survived by his wife, the former Patricia Dawes, and a son, Wakeham.

PILOTTE, Mlle Hélène B. 2376

Bury
Pilotte
Hélène

Des Français répondent à la Canadienne en colère...

Sous le titre "Une Canadienne en colère parle aux Français", LA PATRIE publiait, dans son édition de la semaine dernière, le texte d'une lettre adressée par Hélène Pilotte au directeur de la revue "Constellation". Hélène Pilotte est maintenant revenue au Canada. Mais avant son départ de Paris, elle avait déjà reçu quantité de lettres en réponse à son article: des lettres de Français qui s'expliquent et, dans certains cas, s'excusent. Elle nous en livre ici l'essentiel.

Je suis rentrée au Canada il y a huit jours, portant précieusement sous le bras le numéro du mois d'août de la revue "Constellation", avec l'espoir que ma lettre adressée aux Français ne passerait pas inaperçue au Canada. "La Patrie" s'est chargée de lui donner une large diffusion en la reproduisant. Quand j'ai quitté Paris après la publication de cet article, il y avait de quoi être fière. Non seulement une revue française qui tire à 450,000 exemplaires en France et à l'étranger avait accepté de publier un texte qui n'est pas tendre pour la majorité de ses lecteurs, mais ceux-ci avaient réagi avec un empressement qui prenait au dépourvu la rédaction parisienne de "Constellation". La revue est en vente au Canada, mais ces lettres, que je continue de recevoir chaque jour de Paris, je les ai réservées en exclusivité aux lecteurs de "La Patrie".

Elles ont été postées de tous les coins de la province française, trois d'entre elles portent même la signature de lecteurs parisiens, ce qui ne fut pas sans provoquer mon étonnement. Elles sont manuscrites et chacune comporte au moins trois pages d'une écriture serrée. Ce ne sont pas de brefs commentaires d'un article, mais de longs plaidoyers en faveur du maintien des bonnes relations franco-canadiennes. Mieux que toute autre forme d'argumentation, elles démontrent que ni les Français, ni les Canadiens, ne peuvent s'installer dans l'indifférence les uns vis-à-vis des autres.

Il arrive que Montréal pavoise aux couleurs de Québec...

Cela se passe dans l'Aude, département français du Languedoc, d'où M. Jean Pascual, secrétaire du Comité d'expansion touristique de Montréal-de-l'Aude, écrit:

"Le 19 juillet dernier, Montréal-de-l'Aude a pavoisé aux couleurs de Québec, à l'occasion d'une grande journée d'amitié franco-canadienne qui a resserré les liens entre Montréal-de-l'Aude, sa "grande sœur" d'outre-Atlantique. Les Français ont toujours entretenu d'excellentes relations avec les habitants

de cet immense pays d'outre-Atlantique. Cette sympathie s'est plus particulièrement développée depuis la dernière guerre, et, à Montréal-de-l'Aude, des liens sincères unissent la population à sa grande sœur du Canada."

M. Jean Drapeau fit un séjour à Montréal-de-l'Aude en 1958. Une brochure éditée par le Comité d'expansion touristique nous fait connaître un "Montréal au prestigieux passé", au sujet duquel nous avons tout à apprendre.



Hélène PILOTTE
Les Français ont répondu

Comment vous étonner de l'indifférence des Français ?

(Monsieur D.S. Paris 15e.)

Tout ce que vous dites est juste, mais il y a une lacune. En France, nous ne connaissons pas ou peu le Canada. Autant les Etats-Unis font de la publicité, autant le Canada s'éteint. C'est en lisant votre article que j'ai appris qu'un salon du livre français se tenait à Montréal, et c'est encore par votre article que j'ai appris que le siège de la prochaine

exposition universelle serait à Montréal en 1967... Quant à votre accent, remettons les choses à leur place, ce ne sont que les imbéciles que cela touche. Malheureusement, il est de bon ton de parler français, mais pour ma part je ne vois pas une ménagère française demander à son boucher une tranche de boeuf à la place d'un "beef-steak"...

Débarrassez-vous de cette idée que les Canadiens sont des étrangers en France

(R. C., *clerc de notaire, Les Andelys, Eure.*)

"C'est avec beaucoup d'attention et un petit pincement au coeur que j'ai lu votre lettre... Quittez Paris et les grands centres et au lieu d'aller demander un interview à tel grand personnage (né du côté de Trifouillis, mais qui l'a oublié), venez donc à la campagne et spécialement en Normandie où nos frères Canadiens sont en si grand nombre et vous verrez si on vous a oublié, si nous avons cessé de vous aimer, si votre accent nous fait sourire, il vous servira au contraire de Sésame et mé-

me dans certains coins du pays de Caux, vous risquez de passer inaperçus si vous n'utilisez, pour vous présenter, que votre seul accent. A la vérité, je ne connais pas en France, de peuple aussi admiré et aussi aimé que les Canadiens : les Allemands ont beaucoup de mal à faire oublier la dernière, les Anglais et les Américains défendent trop bien leurs intérêts pour nous inspirer une véritable sympathie et nous laissent toujours sur la réserve, tandis que vous, les Canadiens, vous êtes de la famille...

Ne vous froissez pas de la bêtise de certains...

(Madame A.B. Troyes.)

... à Troyes, et dans l'Aube, chacun connaît le Canada, et Montréal. Autrefois, deux Tryens, Chomedey de Maisonneuve, et Marguerite Bourgeoys, fondèrent Montréal. En 1914, nous avions à Troyes un hôpital canadien et nous entendions chanter de vieill-

les chansons françaises par de jeunes soldats de chez vous. Notre compatriote Odette Oigny, journaliste, déçédée, fit envoyer de la farine aux Troyens dès la Libération. Nos élèves d'alors remercièrent. En 1945, une correspondante s'établit entre notre école et Montréal..."

Les critiques que vous formulez contre la France et les Français m'ont fait sourire...

(Monsieur R. G., *Marseille*)

"Vous dépassez la mesure en nous qualifiant de snobs. Je crois que le snob, incapable d'être quelqu'un, recherche perpétuellement chez les autres, les tendances qui lui permettront de s'identifier à eux. Un snob est un raté, un tocard, puisqu'il est dépourvu d'originalité. Je crois que singer n'est pas le fait du Français de la rue. Mais comme vous avez raison, en disant que nous avons le mépris facile! Voilà un défaut

qui nuit énormément au renom de la France, telle cette réflexion imbécile: "Si vous n'êtes pas contents, retournez chez vous, nous n'avons pas besoin d'étrangers en France"... Si les farfelus, les snobs, tous les boiteux de l'esprit persistent à clamer des sottises, peu importe, les autres sont en majorité, croyez-moi, et ils revisitent leurs points de vue pour devenir mieux que de vagues cousins, de solides amis..."

Il ne faut surtout pas généraliser...

(Madame A. D., *La Rochelle*)

"J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre article paru dans "Constellation". Permettez-moi de vous dire que j'en suis choquée. Non, les Français ne sont pas tous snobs. Nous sommes seulement entraînés dans un courant que nous ne pouvons pas stopper,

et qui nous enlève, du moins en apparence, toute sensibilité. Pensez et comparez votre cas à celui de l'Alsace et de la Lorraine... si je me suis permis ces quelques lignes, c'est seulement pour vous réconforter, des articles comme le vôtre font tout de même du bien..."

Quitte à me faire l'avocat du diable...

(Madame D., *Toulouse*)

Il est pour la jeunesse des grâces d'état. Seuls, ses enthousiasmes, le caractère absolu et définitif de ses jugements peuvent faire écrire un pareil réquisitoire. Eh bien, permettez-moi de relever le gant... Peut-on se vanter de connaître les Français quand on n'a vécu qu'à Paris?... Quitte à me faire

qualifier d'avocat du diable, je voudrais défendre les Parisiens que vous déchirez à belles dents. Vous êtes-vous aperçue que les habitants de la Lutèce actuelle n'ont pas le temps de vivre? Ils subsistent, brûlant la chandelle de leur vie par les deux bouts. Comment peut-on se pencher sur de graves problèmes comme les relations franco-canadiennes, alors qu'il est déjà si difficile de préserver son intimité familiale dans une vie de galériens?..."

Ne confondez pas le Français avec le Parisien

(Monsieur C.S., *Strasbourg*)

"... Apprenez que pour un Parisien, la France, c'est lui. En dehors de Paris, point de salut. Chaque provincial français vous confirmerait ces faits. Il est par exemple possible, voire courant, qu'un reporter parisien vienne "en province" (cette expression a pour chaque Parisien un sens péjoratif), interroge le buraliste du coin, si ce n'est le concierge de l'hôtel et, se sachant très bien informé, place dans n'importe quel

journal parisien son papier "très documenté", voire "sensational", qui, cependant, demanderait des rectifications sur toute sa longueur... Je serai très dur, comme l'est toujours la vérité. Mais Paris ne connaît l'Alsace, par exemple, que lorsque celle-ci est perdue, et encore, durant quelques semaines après l'avoir "retrouvée". La chose admirable dans l'histoire, c'est que l'Alsace aime la France quand même et en dépit de cet oubli..."

Ces lettres de lecteurs français, je n'en avais prévu ni le nombre, ni la chaleur, ni les promesses. J'étais seulement consciente d'avoir pu exprimer les sentiments de beaucoup de mes compatriotes, grâce à l'accueil reçu dans une revue bien parisienne qui essaie de voir le monde et pas seulement les arrondissements parisiens. Je veux bien croire avec l'une de mes correspondantes qu'il ne faut pas généraliser, la sortie de l'article en est la preuve. Mais je retiens aussi les quelques lignes qui me sont parvenues d'un lecteur français du Maroc: "J'ai peu de choses à vous dire: continuez!"

Hélène Pilotte

L'abbé Lucien Pinault

Le 25 août 1918

(par M. le chanoine Lionel Groulx)

J'ai connu l'abbé Pinault, vers 1902, étudiant au Grand Séminaire de Montréal, à l'un des brefs séjours qu'il me fut donné d'y faire. Quatre ans plus tard, nous nous sommes retrouvés à Rome, au Collège canadien. Plus tard encore, de retour au pays, dans nos années de vacances, à Saint-Donat, en ce temps où nous avons vécu sous le même toit, puis tout proches voisins, Appelé à Montréal par Mgr Gauthier, à titre d'aumônier des étudiants de l'Université, l'abbé fit partie, pendant un an, de la famille presbytérale de Mgr Philippe Perrier. C'est dire le vieil ami que la mort vient d'emporter et combien déplorer les maîtresses lignes de cette âme de prêtre tout mûre facile.

Un homme jovial

Fils d'un père longtemps voyageur de commerce, et d'une mère toujours un peu souffrante et d'un vif esprit de foi, il tenait, de l'un, son allant, son goût de l'action, sa bonhomie, sa jovialité; de l'autre, son courage devant la vie et devant la maladie, sa foi profonde et claire comme celle d'un enfant. De la bonhomie, une bonhomie exubérante, une jovialité ronde, conquérante, pourrions-nous bien avoir dit le trait fort de son caractère. Elles faisaient de lui un boute-train, l'animateur de toute réunion. Je garde une petite photo-souvenir du Collège canadien où, pour nous soulager de la nostalgie du pays, nous organisions parfois, en l'honneur de l'un de nos commandés, et tout à fait à la collégienne, une fête-surprise. C'était d'anniversaire plus ou moins anniversaire. L'abbé Lucien Pinault y apparut, héros de la fête, ce jour-là, subissant, avec quel rire irrésistible, les foux d'effluves de l'adresse rituelle. Plus tard, dans son ministère, sa jovialité le servira bien. Elle deviendra même, j'oserai le dire, l'un de ses moyens d'action. Demandez-le à ces étudiants d'autrefois qui fréquentèrent, à l'ancienne maison de la rue de Montigny, sa chambre d'aumônier. Un "Entrez!" sonore ouvrait la porte, puis une poignée de main large, sans façon, fraternelle ou paternelle, accueillait l'arrivant. Et alors, entre deux cigares et deux blagues, que de consciences, non seulement d'étudiants, mais de professionnels et d'artistes, se sont ouvertes, attiré que l'on était vers cet homme qui, sous des dehors un peu plébéiens, laissait sitôt deviner un cœur d'or de prêtre et d'apôtre.

A Rome

Cet homme, de stature moyenne, mais taillé en force, d'une bonne humeur souvent débordante, on aura peine à croire qu'il fut un peu toute sa vie, un valétudinaire. Que de fois il dut

faire appel aux réserves de courage qu'après Dieu il tenait de sa mère. A Rome, quelque six mois avant la fin de ses études, à la veille de ses examens, un mal d'yeux tenace, implacable, qui devait aboutir, en fut-il averti, à la cécité complète, l'obligea tout à coup à fermer ses livres. L'étudiant ne respira point. Incapable même de prendre des notes, mais se flant à sa rare mémoire, il continua, en simple auditeur, à suivre ses cours. Au Collège canadien, d'obligants confrères lui offrirent de préparer, lui présent, leurs examens, de relire, discuter à haute voix notes et manuels. A la fin de l'année, l'abbé Pinault conquérait haut la main son doctorat en théologie.

Il n'avait fait d'études que pour se préparer à l'enseignement dans un collège. Rentré au pays, forcé lui fut de s'en aller vers le ministère paroissial, résigné à ne jamais recouvrer la vue. Vint dans une grande paroisse de l'est montréalais. Il servit au peuple, non plus des thèses d'examen, mais des thèses tournées en sermons qu'il se faisait lire la veille, par un confrère, et qu'avec sa mémoire toujours, aidée de sa facilité de parole, il adaptait à la chaire. Il en alla ainsi jusqu'un jour où Dieu mit sur son chemin le prodigieux oculiste que fut, en son temps, le docteur Gurdien-Zoug. Ce que n'aurait pu faire ni un grand spécialiste de Rome, ni un autre de Paris, le petit médecin canadien-français l'accomplit en quelques semaines. L'abbé Pinault recouvra la vue et put se donner à la carrière qu'il avait rêvée. Il partit enseigner la philosophie au Collège de l'Assomption, son Alma Mater. Il ne méprisait pas de définir l'enseignement de l'abbé Pinault. Connaissant l'homme, son esprit original et vigoureux, on peut assurer qu'il enseigna de façon vivante, claire, solide, souvent pittoresque. Je ne rappelle bien, par exemple, avec quelle conscience loyale et inquiète, devenu préfet des études dans sa maison, il se préoccupa des problèmes toujours rênassants de l'enseignement secondaire, cherchant à y concilier méthodes traditionnelles et boucolades de l'esprit de nouveauté. Il se tenait, du reste, l'esprit ouvert. Tous nos problèmes l'intéressaient. L'Académie Saint-Thomas d'Aquin, de Québec, le compte parmi ses fondateurs; en fût président de la Société de philosophie, affiliée à la Société canadienne-française pour l'avancement des sciences; il figurera sur le bureau de direction de l'Action française; encore en ces derniers temps, il sera l'un des premiers à s'inscrire parmi les membres-bienfaiteurs de l'Institut d'histoire de l'Amérique française. Vers 1919, il attire sur lui les yeux de son archevêque. Le nouveau recteur de

l'Université de Montréal, Mgr Georges Gauthier, est en train de réorganiser l'institution. Nommé secrétaire de la Faculté naissante de Philosophie, l'abbé Pinault en devient le véritable organisateur. Il s'y emploie comme toujours avec une fougue qui ignore les obstacles. En 1921, il s'en vient définitivement à Montréal, pour cumuler avec son enseignement en philosophie, la charge d'aumônier des étudiants.

Curé à Ste-Cunégonde

Il y restera jusqu'en 1931, pour devenir curé de la paroisse de Sainte-Cunégonde. Par ce qu'il y avait de "peuple" en lui, et dans le meilleur sens du mot, peut-être se trouva-t-il plus chez soi dans une cure que partout ailleurs. A l'époque il n'arriva de rencontrer souvent quelques paroissiens du nouveau curé. Je puis dire de quel culte on l'aimait. On l'aimait pour sa prédication si nourrie et pourtant si populaire, si directe, si facilement véhéments. Ou l'aimait aussi, pour sa ponctualité aux offices, et surtout au confessionnal. On l'aimait encore pour la franchise de son accueil, même s'il se faisait un peu rude parfois, mais qui offrait même visage aux pauvres et aux riches, aux professionnels et aux ouvriers. L'abbé Pinault vint à Sainte-Cunégonde les années du grand chômage, alors que dans des quartiers du bas de la grande ville, la misère pullulait dans la rue. Comment les paroissiens ne se seraient-ils pas attachés à ce curé, tel que le peuple l'aimait, sincère de mots plaisants, de boutrades affectueuses, prêtra par-dessus tout, égrenant en même temps que ses sermons, ses exhortations au relèvement et à l'espoir?

A Maisonneuve

Parti de Sainte-Cunégonde en 1938 pour la populeuse paroisse du Très-Saint-Nom de Jésus de Maisonneuve, il emporta avec lui, on le pense bien, tout son tempérament, toute son âme de prêtre. Ces agglomérations humaines par trop démesurées — 18,000 âmes à Maisonneuve — posent un problème angoissant. Elles contraignent presque un curé à devenir moine ou curé qu'on comptable, un simple administrateur de fonds. L'abbé Pinault s'efforça de satisfaire à tout et d'abord à son ministère. Il resta, m'affirme un de ses vicaire, le grand confesseur de sa paroisse, le plus assidu au confessionnal. Même zèle, m'assure-t-on encore, pour les malades; pas un, à quelque classe qu'il appartienne, qui ne reçoive la visite de son curé, à la maison ou à l'hôpital; pas une seule mort dans la paroisse, que le curé n'aille auprès du cercueil réciter un chapelet. Un de ses paroissiens qui aimait l'entendre en chaire, me disait un jour: "Quel merveilleux éducateur populaire! C'est dur parfois; ce n'est pas toujours une parole en collet-blanc; mais c'est clair pour tout le monde; ça couvre tout le champ de la vie; et c'est sacerdotal!" Et l'on pense à ce qu'un-

rait pu accomplir ce prêtre voué spécialement à l'action ouvrière.

Depuis plusieurs années déjà la maladie lui enlevait une partie de ses moyens. On conseillait au curé de jeter du lest, de prendre sa retraite. Il jeta un peu de lest, trop peu, mais il choisit de rester au poste. Et au vrai, l'on ne voit pas bien ce vivant, toujours en mal de mouvement, soudain cloîtré, recroquevillé dans des habitudes de solitaire. Et l'on ne voit pas surtout que sa santé se fût trouvée mieux du repos que de l'action. Quelques jours avant sa mort, déjà gravement atteint, il s'était tenu au chœur de son église. D'une dévotion très particulière pour l'œuvre de la propagation de la foi, il voulut, du micro, adresser une dernière exhortation à ses paroissiens en faveur de la quête pour les missions. Ce devait être ses dernières paroles en public. Une autre crise d'angine le foudroya. L'autre soir, à l'hôpital, quelques heures seulement avant sa fin, un archevêque de ses amis lui apportait une suprême absolution. Ce moribond, à demi paralysé, qui avait perdu la parole et qui haletait, acceptait la maladie et le moment suprême avec sa sérénité, son courage simple de toujours. Sorti de la chambre, l'archevêque disait — nous avions parlé en route de la sincérité variable des hommes — : "Ce que j'ai aimé en l'abbé Pinaud, c'était sa sincérité d'homme et de prêtre. Toujours et sur toutes choses il s'appliquait à penser droit."

Je n'ajoute rien à cet éloge.

Mgr
Pinault

Funérailles de l'abbé Pinault

Son Exc. Mgr Charbonneau a célébré le 3e service

La paroisse du Très-Saint-Nom-de-Jésus de Maisonneuve a rendu ce matin un émouvant hommage à son pasteur, décédé il y a quelques jours: M. l'abbé Lucien Pinault. Trois services se sont succédé: le premier à 7 heures, célébré par M. l'abbé Armand Dubreuil, vicaire de la paroisse, assisté de M. l'abbé Paul Larchevêque et de M. l'abbé Maurice Therrien, comme diacre et sous-diacre, auquel ont assisté les filles d'âge scolaire; le deuxième, à 8 heures, célébré par M. l'abbé Paul Larchevêque, assisté de MM. les abbés Pierre-Eudes Lefebvre et Jules Parenteau, comme diacre et sous-diacre, auquel ont assisté tous les garçons d'âge scolaire; enfin, le troisième, le plus solennel, célébré par S. E. Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal. Il a eu lieu à 9 heures. Le sanctuaire était rempli de dignitaires ecclésiastiques, de prêtres et de religieux. La nef débordait de fidèles. On en comptait des centaines debout dans les allées.

A l'autel, Mgr l'archevêque était entouré de l'abbé Henri Deslongchamps, curé d'Hochelaga, prêtre-assistant; de M. le chanoine Lionel Groulx, diacre d'honneur; de l'abbé Henri Lusier, supérieur du collège de l'Assomption, sous-diacre d'honneur; des abbés Paul L'Archevêque et Roland Campbell, comme diacre et sous-diacre d'office. Aux autels latéraux, deux prêtres ont célébré des messes: l'abbé Albert Pineault, frère du défunt, curé de Sainte-Madeleine d'Outremont; et l'abbé Benoît-Marie Gagnon, vicaire de la paroisse.

Le chant était sous la direction du notaire Théo. Legault, père, et sa fille, Mlle Rita Legault, touchait l'orgue.

Parmi les parents, on remarquait la R. S. Marie-Lucien, C. N.D., Mme Ernestine Pinault-Léveillé, Mlle Georgette Pinault, soeurs du défunt; Mme Ernest Beauchemin, de Roberval; M. P.-E. Beauchemin, avocat, et recorder de St-Félicien; Rodolphe, Touilda et Marcel Laflamme, cousins; Napoléon d'Aragon et Toussaint Pinault, cousins.

Une délégation de quinze Normaliennes de St-Jérôme, conduite par l'abbé Blaise-Emile Pleau et par le professeur Lessard, est venue assister au service de l'abbé Lucien Pinault, ancien principal de cette école.



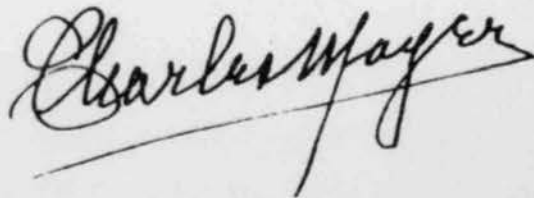
M. J. O. Pineault est décédé à Montréal le 12 juin dernier, à l'âge de 72 ans, mais son nom restera longtemps gravé dans toutes les mémoires de ceux qui l'ont connu. Pionnier du commerce sur le Plateau Mont-Royal et fondateur de la maison Pineault & Fils Ltée, il a dirigé cette librairie si bien connue depuis 1911 jusqu'à sa mort. Tous ceux qui l'ont connu étaient unanimes à reconnaître chez lui de grandes qualités morales. M. Pineault s'est particulièrement dévoué aux œuvres des Pères du St-Sacrement et qui sait tous les dons qu'il a accordés aux institutions religieuses, aux œuvres sociales, qui avaient besoin d'une aide passagère? A la famille éprouvée et particulièrement à MM. Vianney et Gérard Pineault, nous offrons nos plus sincères condoléances.

JUN 23 1959

LE DEVOIR

En juillet 1934, à l'âge de 50 ans, Didier Pitre, qui ne s'était jamais ménagé et qui avait souvent suivi les autres dans le bris des règlements d'entraînement et de discipline, s'éteignait à Sault-Ste-Marie. C'est là qu'il avait commencé à jouer dans une Ligue qui comprenait la ville canadienne et la ville américaine du même nom ainsi que le Pittsburgh, le Calumet et le Houghton.

Dans cet article que je termine, je ne vous ai dit que quelques mots sur Red Kelly dont la brillante carrière est trop près de nous pour vous la rappeler. Mais j'ai profité de l'occasion pour vous remémorer une cause célèbre d'autrefois tout en vous soulignant les faits saillants dans la vie du fameux joueur du Canadien, pendant 13 saisons, Didier Pitre.

A handwritten signature in cursive script, reading "Charles Mayer". The signature is written in dark ink and is positioned above a horizontal line that extends across the width of the signature.

LA PATRIE 15 mai 1960

LA PATRIE
MAY 15 1960

Faits récents, faits du passé

JOUEUR DE HOCKEY ET DE CROSSE

Les autorités du National avaient entendu parler d'un jeune joueur d'énormes talents à ce qu'on disait. En outre, Didier Pitre excellait aussi à la crosse. Rien comme de faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire engager Pitre pour la saison de hockey et le garder pour celle de crosse.

Didier demeurait à Sault-Ste-Marie, en Ontario. Cette ville faisait partie d'un circuit bien organisé avec d'autres du Canada et des États-Unis. Dans des joutes hors concours, des clubs de Montréal avaient eu occasion de jouer contre Pitre de même que contre Jack Laviolette, entre autres.

On offrit donc un contrat à Didier et celui-ci acceptait par correspondance les conditions. On lui avait promis \$800 pour 8 parties, une position entre les joutes ainsi qu'un contrat à débattre pour jouer à la crosse, au cours de l'été.

SUR LE TRAIN

Les dirigeants des Canadiens en formation suivaient toutes les nouvelles et rien de plus pressé pour eux que de tenter de communiquer avec Pitre. On lui écrit et quand on apprit qu'il avait pris le train à destination de Montréal, Laviolette et Jos Cartarinich décidèrent d'aller le rencontrer en route. Mais Adolphe Lecours, du National, les avait précédés. Il s'était rendu à North-Bay et, à Ottawa, il était en compagnie de Pitre lorsque Jack et Catta les rencontrèrent.

Mais, ce n'était pas fini, comme on va le voir. Le 13 décembre, Lecours annonçait non seule-



DIDIER PITRE dans son costume des Canadiens à ses débuts dans l'Association Nationale de hockey. A remarquer le "C" blanc sur le chandail rouge, le premier costume du club montréalais. A noter aussi le peu d'équipement défensif porté par les joueurs du temps.



Une caricature du fameux Didier Pitre, alors qu'il était à son meilleur pour les Canadiens pour qui il joua pendant 13 saisons jusqu'à l'âge de 39 ans. Pitre fut toujours un merveilleux compteur et sa moyenne, pendant 10 saisons, fut de quelque 17 buts dans des calendriers de 12 à 22 parties.

ment la signature de Pitre mais celles de Lalonde, Jetté, Leduc, Paré, Décarie et Ménard. Ce dernier, soit dit en passant, avait gardé avec brio les filets des Wanderers. Quant à Lalonde, il venait à Montréal, précédé d'une grande réputation dans la Ligue Trolley d'Ontario.

Mais, le 16 décembre, c'était une autre histoire. C'est Laviolette qui proclamait cette fois la signature de Pitre de même que celles de Lalonde, Décarie, Millaire, Bernier et Poulin.

On disait en même temps que Didier était prêt à remettre les \$75 qu'il avait reçus du National et de Lecours. Pitre ajoutait qu'il ne craignait pas l'amende de cent dollars que pourraient lui imposer les tribunaux puisque les Canadiens avaient promis de la payer.

DEVANT LES TRIBUNAUX

C'est en effet devant les tribunaux que se vida le différend, après les procédures prises par l'Association athlétique d'amateurs Nationale. On alléguait l'article 1065 du Code civil qui dit qu'un créancier peut exiger "l'exécution de l'obligation même".

Comme l'a rappelé récemment Me Claude-Armand Sheppard, "nos auteurs et nos juges, adoptant les principes préconisés par la doctrine française, ont suppléé au silence de l'article mentionné en posant la règle que nul

ne peut être contraint personnellement à faire ou à ne pas faire une chose".

En passant, disons que de nos jours, un Maurice Richard d'il y a quelques années ou un Len Kelly d'aujourd'hui, auraient probablement allégué l'article mentionné s'ils avaient refusé d'obéir aux ordres du président Campbell ou à ceux du Détroit, selon les circonstances.

En tout cas, le juge en chef Jetté, à qui la cause de Pitre et de son contrat avait été soumise, déclara que le joueur en question était "très habile... jouissant d'une certaine célébrité". En cour d'Appel, toujours selon le récit de Me Sheppard, le juge Martin, en évoquant l'affaire dix ans plus tard, ne se gêna pas de désobéir à la règle des précédents en remarquant que Pitre "n'était pas un joueur d'une éminence telle qu'il ne pouvait être remplacé par beaucoup d'autres joueurs tout aussi compétents".

BREF D'INJONCTION

Pour revenir aux faits, l'Association canadienne de hockey s'adressa à la Cour Supérieure pour l'émission d'un bref d'injonction contre Pitre et contre le Canadien. La chose fut accordée. Mais, en appel, la Cour du banc du roi cassa l'injonction. Le juge Jetté déclara, alors, que "quoique l'injonction provienne du droit anglais, elle n'en demeure pas moins assujettie à la règle essentielle du droit civil que l'on ne peut forcer quelqu'un à agir contre son gré. En décider autrement, serait "la négation d'un principe fondamental de notre droit français, celui du respect de la liberté humaine".

Didier Pitre continua donc de s'aligner avec les Canadiens avec qui il brilla pendant des années. Même si le National avait gagné sa cause, Pitre aurait fini par porter les couleurs des Canadiens car la ligue dans laquelle se trouvait l'organisation mentionnée dut abandonner ses opérations. C'était à compter du 15 janvier.

L'Association Nationale accepta deux clubs de plus, soit l'Ottawa et le Shamrock. À l'automne 1917, l'Association disparut pour faire place à la Ligue Nationale d'aujourd'hui.

Revenons maintenant à Didier Pitre comme joueur des Canadiens au hockey tandis qu'il était engagé par le National à la crosse durant l'été.

RAPIDITÉ ET LANCER FOUDROYANT

Pitre fut toujours reconnu par son coup de patin comme par la force de son lancer. On a dit que Didier lançait plus durement que Bernard Geoffrion. On allègue à ce sujet que plusieurs fois, Pitre brisa des planches de la bande en arrière des filets et qu'il arriva aussi que ces filets fussent troués par la rondelle. Il se peut, cependant, que les planches aient été moins solides qu'aujourd'hui. Quant aux filets, ils étaient tendus et souvent gelés par l'arrosage avant la partie. Il était donc plus facile de les trouer. En tout cas, on surnomma Pitre "Bullet Shot".

Malgré son poids de 200 livres, Pitre ne joua jamais rudement. Il était une exception, probablement à cause de sa nature. Les adversaires profitaient du fait pour le bousculer plus souvent qu'à son tour. Un soir en particulier, dans une partie contre les Wanderers, le docteur Gordon Roberts le fit pirouetter plusieurs fois. Pitre ne donna jamais le change. Quand on lui fit un reproche en lui demandant s'il avait peur de Roberts, Didier répondit: "Comment puis-je risposter? Ce Roberts est un gars très poli. Chaque fois que je tombe, il m'aide à me relever pour s'excuser en disant qu'il s'était agi d'un accident. Est-ce que je peux frapper un homme qui s'excuse? Non, jamais."

Une autre fois, dans une partie contre le Toronto, en 1917-18, tous les joueurs du Canadien reçurent l'ordre de ne pas donner de quartiers, au contraire. Il y avait les hommes



LEN RED KELLY, excellent joueur du Détroit, qui fit couler beaucoup d'encre lorsqu'il refusa de se rapporter aux Rangers à qui il avait été vendu. On sait qu'il s'est aligné pour le Toronto, sans qu'on eût à aller devant les tribunaux, comme pour Didier Pitre, il y a cinquante ans.

pour cette manière de jouer avec Joe Hall et Lalonde en particulier. Et on comptait sur le physique de Pitre pour donner de solides coups d'épaule et même de se servir de son bâton.

Une seule fois, Didier tenta ce qu'on lui demandait de faire. Il manqua son homme par une dizaine de pieds. Inutile de dire qu'il revint à son jeu sans rudesse.

JUSQU'À 39 ANS

Pitre joua jusqu'à l'âge de 39 ans. Il fut à son meilleur dans les derniers dix ans de sa carrière. Sa dernière partie, il la joua, à Ottawa, le 9 mars 1923. Il fut envoyé sur la glace pendant soixante minutes. Son gérant et instructeur, Léo Dandurand, l'avait fait évoluer à la défense.

Non seulement, Pitre avait ralenti mais on était à court de joueurs d'arrière-garde. Deux soirs auparavant, Sprague Cleghorn et Billy

Coutu, les deux défenses, avaient assommé à coups de bâton Lionel Hitchman et Cy Denny qui portaient les couleurs de l'Ottawa.

C'est Dandurand lui-même qui avait suspendu les deux joueurs tout en les mettant à l'amende. Ce faisant, il nuisait aux chances de son club de battre l'Ottawa pour passer aux séries de la coupe Stanley. Malgré l'envoi à la défense de Pitre et de Odie Cleghorn, le Canadien ne perdit la série au total des buts que par un seul qui fut enregistré dans les dernières minutes de la partie à Ottawa.

C'est dans cette joute mémorable que Georges Vézina eut 78 lancers à bloquer pour n'être déjoué que deux fois! Cette partie marquait aussi la première absence de Sprague Cleghorn après 78 parties consécutives sans jamais être remplacé.

EXCELLENT COMPTEUR

Dans les 13 ans qu'il fut avec les Canadiens, Pitre compta un grand nombre de buts, surtout en tenant compte du nombre des parties par saison. A sa première, Didier enregistra 11 fois en 12 joutes. L'année suivante, Pitre fit sursauter les filets 25 fois en 20 parties. En 1914-15, son total, le meilleur de sa carrière, fut de 30. Au printemps 1916, Didier aidait son club dans la conquête du championnat et dans celle de la coupe Stanley contre les Rosebuds de Portland. L'année suivante, les Canadiens remportaient aussi les honneurs du championnat mais ils se faisaient éliminer par le Seattle, de la Ligue de la Côte du Pacifique. Cette saison-là, Pitre logea 22 fois la rondelle dans les filets, toujours dans un calendrier de 20 parties.

Dans la première saison de la Ligue Nationale, Didier obtint 19 buts. L'année suivante, son total fut de 14. Il augmentait d'un, en 1919-20. Il fit de même, en 1920-21. Dans ses deux dernières saisons, Pitre ralentit et il accrocha ses patins.

VOS SPORTS

• Lorsque Len Red Kelly, des Red Wings de Détroit, a refusé de se rapporter aux Rangers de New-York à qui il avait été vendu, il n'y a pas eu de procès. Toutefois, à la place d'une suspension par les Red Wings, permission a été accordée à Red Kelly de passer aux Maple Leafs de Toronto.

Dans les sports, comme ailleurs, il y a des rapprochements, même s'il n'y pas identité. C'est ce que je vais vous rapporter aujourd'hui, tout en profitant de la circonstance pour vous rappeler la belle carrière d'un des plus fameux joueurs des Canadiens, Didier Pitre.

Remontons d'abord à l'automne 1909. On était dans une fièvre du hockey à nulle autre pareille. Aujourd'hui, on parle bien d'expansion sans qu'il en soit question bien sérieusement. Il y a un peu plus de cinquante ans, quelle différence! Il n'y avait pas de clubs américains pourtant. Mais on ne comptait pas moins de dix clubs canadiens, dont cinq à Montréal même!

DEUX LIGUES

Deux circuits se faisaient la lutte dans les mois précédant l'ouverture de la saison. Au printemps précédent, il y avait l'Association canadienne de hockey de l'est et la Ligue Fédérale. A l'automne, ce fut l'effervescence dans l'organisation. Tout le monde voulait avoir un club et tout le monde demandait à faire partie d'un circuit.

A un moment, l'Association canadienne de hockey succédait à la précédente avec, en moins, les mots "de l'est". Elle comprenait les clubs suivants: National, All-Montreal et Shamrock, de Montréal, Québec et Ottawa. D'autre part, le 4 décembre, avait lieu une importante assemblée d'organisations rivales et l'on forma l'Association nationale de hockey, composée des clubs suivants: Canadiens et Wanderers, de Montréal, Haileybury, Cobalt et Renfrew.

Inutile de dire que pour tous ces clubs, il fallait des joueurs, même s'ils se composaient seulement de 7 et d'une couple de substituts. Les 7 étaient ce qu'on appelle les réguliers et ils jouaient toutes les 60 minutes, à moins de blessures ou d'accidents graves. Le 7e joueur était un "rover" et il prenait place sur la glace en arrière du centre et en ligne avec les deux joueurs de défense.

Une des nouvelles équipes de l'Association canadienne était celle du National, une organisation célèbre depuis longtemps dans la crosse. Dans ce club, on voulait des joueurs de langue française. Il en fut aussi de même pour le Canadien qui entrait dans l'Association nationale de hockey.

Ce fut une guerre de joueurs comme jamais, d'autant plus qu'il n'y avait pas, comme aujourd'hui, ni listes de protégés, ni contrats, ni rien du tout.

Ernest Pitt



Ernest Pitt

Ernest Pitt, a real estate figure who played a major role in the development of Montreal Island, died here Saturday. He was 84.

Born July 29, 1875, at Fort Coulonge, Que., Mr. Pitt came to Montreal at the age of 20 and entered the real estate office of J. A. Davis.

In 1910 he formed the firm of Ernest Pitt and Son, Inc., of which he was chairman of the board at the time of his death.

Mr. Pitt was a founder-member and past president of the Montreal Real Estate Board.

Among his major achievements were the acquisition of options permitting the provincial government to build the new courthouse on Notre Dame St. and the purchase of land for the construction of the Richelieu Canal.

In 1930, Mr. Pitt went to England and opened a booth at the British Industries Fair to persuade British firms to open branches in Canada. It was one of the first ventures of the kind.

He was a prominent member of the Masonic Order and a former alderman of the City of Outremont, a position he held for 15 years.

He is survived by a son, John, now president of the firm; a daughter, Margaret; a daughter-in-law, Mary; and five grandchildren.

The funeral will be held Wednesday at 2 p.m. from Rosedale Chapel, Cote des Neiges Road, to Mount Royal Cemetery.

GAZETTE
MAY 30 1960

PLANTE, Anatole, M.D.

Physician; legislator; b Quebec, P.Q.,
17 Mar. 1863; s P. J. and Eugénie P., both French-
Candus; e St. Joseph's Coll., Memramcook, N.B.;
Laval Univ., Montreal, P.Q., M.A., M.D.; m Stella
d Ulric Rocheleau, Drummondville, P.Q., 3 June 1910;
children Jacques, Patricia; practises his prof. in
Montreal, P.Q.; MEDICAL OFFICER OF HEALTH, CITY OF
MONTREAL, P.Q., since 1920; served as capt. C.A.M.C.,
1918-20; now R.O., 1st cl. to re-el. g.c. 1931 and
35; def. g.c. 36; K of C.; Liberal; Roman
Catholic; Clubs Reform; Canadian; University;
Address 5107 Papineau Ave., Montreal, P.Q.

Biography
Reginald Plimsoll



Reginald Plimsoll

Arthur Reginald Whitney Plimsoll, well-known Montreal lawyer, politician, and wit, died last night in the Julius Richardson Convalescent Hospital after a long illness. He was 76.

Mr. Plimsoll was born in Montreal, the son of Arthur H. Plimsoll, a founder of the Society of Chartered Accountants, and of Mary Elizabeth Whitney. He was great-grandson of John Easton Mills, seventh Mayor of Montreal, who died in 1847 from ship fever while administering to stricken passengers.

Educated at St. John's School (Lower Canada College), McGill University and the Universities of Grenoble and Caen when he spent two semesters, he obtained his bachelor of civil law from McGill in 1912.

After his admission to the Bar the same year, he entered the law firm of the late J. L. Perron, QC, a cabinet minister during the Gouin and Taschereau regimes.

In 1918, he joined with Hon. Thomas J. Coonan in a partnership which lasted until 1936 when Mr. Coonan became a member of the Duplessis cabinet. Col. Harry Trihey was a partner in the firm from 1927 to 1932.

Mr. Plimsoll was created a King's Counsel in 1931.

From 1936 until a little more than a year ago, Mr. Plimsoll had practised law alone at 445 St. Francois Xavier St.

He was deputy fire commissioner for the city for 14 years, and from 1958 to 1960 was vice-chairman of the Provinces Rentals Board.

In the political field, he was National Union candidate in Notre Dame de Grace in 1944, and in 1952 and 1956, in St. Ann's riding.

A popular man, Mr. Plimsoll numbered among his close friends the late U.S. President Woodrow Wilson, the late Premier Maurice Duplessis and the late Sen. Smeaton White, a former publisher of The Gazette.

A bowler hat, worn summer and winter, gave a further height to his 6 foot-4 inch frame seen almost daily on St. James St. for more than half a century where he was nicknamed "Mr. Montreal."

On his golden jubilee as a practising lawyer in July, 1962, he was honored by the Bar of Montreal, on behalf of the Batonnier, Jacques Senecal, QC, who officially conveyed the congratulations and best wishes of the council.

By studying marine law as an avocation, he kept up a great family heritage started when his great-uncle, Samuel Plimsoll, invented the Plimsoll Mark, which determines the depth to which a ship can be safely loaded.

Active as a skier in his younger days, he was a charter member of the now-defunct Shawbridge Ski Club, founded in the 1920's.

Mr. Plimsoll was a life governor of the Catholic High School of Montreal, a charter member of the Mount Stephen Club and a former member of the University and Hampstead Golf Clubs.

The funeral service will be held at 8.30 a.m., Friday at St. Patrick's Church with Msgr. Harold Doran, officiating.

Mr. Plimsoll, a bachelor, is survived by several nephews and nieces.

Document(s) illisible(s)

lors du

microfilmage

JUN 28 1957

LA PATRIE

Un sympathique hommage rendu au Dr A. Plouffe

L'Association canadienne des médecins amis des vins a rendu hommage, hier, au Dr Adrien Plouffe, vice-président d'honneur de l'Association, à l'occasion de sa récente nomination comme président de la section française de la Société Royale du Canada.

La réception eut lieu dans les Salons de l'Office du tourisme français à Montréal. Le Dr Samuel Letendre, président de l'Association, déclara: "Nous sommes rassemblés ici, sous le signe de l'amitié. Je remercie M. Jean Phisel, directeur adjoint de l'Office du tourisme français de son hospitalité ainsi que MM. Paul Dagenais et Gabriel Bousillon, deux bons amis de notre association et généreux donateurs grâce à qui nous pouvons déguster ce soir d'excellents vins".

"Notre association vient de naître et déjà elle peut s'enorgueillir de compter parmi ses membres un président de la section française de la Société Royale. Il était donc normal que nous con-

crétions cet événement par quelque chose de simple, de tangible, d'intime. Des notes biographiques qui m'ont été remises sur le Dr Adrien Plouffe, je retiens avant tout qu'il fut l'apôtre actif de la sobriété. Il ne prêcha pas dans le désert et sut faire comprendre aux foules l'art du savoir boire et du bien manger. Don Quichotte infatigable, il fit face tous les vents, à toutes les tempêtes, à tous les mouvements. Les membres de notre association se joignent à moi pour le féliciter chaleureusement de sa récente nomination".

LE Dr PLOUFFE

Le Dr Plouffe tint à souligner que lorsque la Société Royale

pensa à lui confier le poste de président de la section française elle voulut avant tout récompenser un vieux travailleur, un vieux journaliste.

"Et c'est pour cette raison que cette nomination me rend heureux" a-t-il déclaré.

Le Dr Adrien Plouffe fit ses études secondaires au collège Ste-Marie et ses études universitaires à l'université de Montréal. Nommé docteur en médecine en 1912 il poursuivit ses études médicales à l'Hôtel-Dieu de Paris. En 1933 il était nommé par la faculté de médecine de l'université de Montréal, docteur en hygiène publique. Il fit la guerre comme capitaine au corps médical de l'Armée canadienne puis fut chargé de mission dans les Balkans et en France, en 1919-20, par la Croix-Rouge américaine. La même année la France lui décernait les palmes académiques.

En plus d'appartenir à de nombreuses sociétés médicales, le Dr Plouffe fut secrétaire général de la Société des écrivains canadiens, vice-président, en 1943, du Conseil canadien des arts, conseiller scientifique du Comité national d'éducation antialcoolique, membre de la Canadian Authors Association et de la Modern Language Association.

Il a écrit de nombreux ouvrages et a donné plus de 15,000 articles aux journaux et revues de la province de Québec, articles qui constituent son œuvre de propagande et de médecine préventive.

Un personnage sympathique disparu

FEU LE DR ADRIEN PLOUFFE

Ceux qui, il y a une trentaine d'années, lisaient "L'illustration Nouvelle" qui, plus tard, devint "Montréal-Matin" n'ont probablement pas oublié ce message d'une dizaine de lignes qu'adressait quotidiennement à nos lecteurs le Dr Adrien Plouffe.

En page féminine, entre un feuilleton et un problème de mots-croisés, dans une page face à la chronique de Jovette, l'horoscope, etc., il transmettait régulièrement, sous le titre d'"UNE IDÉE SAINE TOUS LES JOURS", des conseils d'hygiène et de tempérance. Il mettait les jeunes en garde contre le péril vénérien et les invitait à se faire soigner sans retard s'ils étaient atteints de ce mal. Le Dr Plouffe n'était pas un étroit d'esprit et il invitait constamment ses lecteurs à profiter de toutes les bonnes choses de la vie (du bon vin par exemple), mais toujours avec modération, avec prudence.

DECEDE A 84 ANS

Or, nous venons d'apprendre que le Dr Plouffe, qui avait 84 ans, est décédé. Il y a maintenant plus d'un mois à Terrebonne. L'automne dernier, il avait tenu à visiter nos bureaux du boulevard Saint-Joseph. Lui qui avait fréquenté l'édifice de la rue Marie-Anne à une époque bien différente, il ne cessait de s'émerveiller devant notre installation moderne d'aujourd'hui.

Malgré son âge avancé, il paraissait en très bonne santé et il nous confia alors que son plus grand chagrin c'était la maladie de sa fidèle épouse.

Le 1er septembre dernier, Mme Plouffe rendait l'âme après avoir longtemps souffert. Et voici que cinq semaines plus tard son mari devait la rejoindre au cimetière. A notre grand regret, nous ne l'avions pas appris et c'est un mot de sa fille, Mme Jeanne Langlois, accompagnant une carte de remerciements à l'occasion du décès de sa mère qui nous a appris le décès du Dr. Plouffe. Il habitait Terrebonne depuis plusieurs années maintenant.

Membre de la Société Royale du Canada, le Dr. Plouffe était un fin lettré, un poète et il avait fait partie de cet admirable groupe d'intellectuels formé de Louis Francoeur, Philippe Panneton, Roméo Boucher et autres trop tôt disparus.

EN GUISE D'ADIEU

Sur la carte de remerciements adressée à la suite du décès de son épouse, le Dr Plouffe avait fait imprimer, "en guise d'adieu", cette émouvante poésie écrite en juillet 1971 et dédiée à la compagne qui allait bientôt le quitter. Nous vous livrons ces vers si touchants:

Il ne faut pas que tu t'en ailles,
Que tu changes notre maison

En un coin où le cœur défaille,
Où l'on n'entend plus de chansons,
Il ne faut pas que tu t'en ailles...
Il ne faut pas que tu t'en ailles,
Que tu tombes dans le grand froid...
Debout! pour gagner la bataille!
Nos jours seraient vides sans toi!
Il ne faut pas que tu t'en ailles...



Le Dr ADRIEN PLOUFFE

Il ne faut pas que tu t'en ailles,
En souvenir des jours anciens,
Où notre doux bonheur sans faille
Vibrant sous le ciel parisien!
Il ne faut pas que tu t'en ailles...
Mais je comprends que tu t'en ailles,
Car tu souffres depuis douze ans!
Tu mérites bien la médaille
Que l'ciel donne à ses vrais enfants!
Lou, je comprends que tu t'en ailles...

Juillet

Juillet 1971

Adrien Plouffe

Il y a de nombreuses années que le Dr Plouffe ne s'adressait plus à nos lecteurs, ni à ceux de maints autres journaux auxquels il collabora longtemps, bénévolement, dans le seul but de rendre service à la population. Le hasard, qui fait bien les choses, a donc voulu qu'il nous soit permis de transmettre de lui, un dernier message, un message d'outre-tombe, un message d'amour, de confiance et de résignation. Il le destinait à l'être aimé, mais les siens nous pardonneront, nous l'espérons, de l'avoir ainsi rendu public. Même décédé le Dr Plouffe aura fait réfléchir ceux qui ne croient plus à rien, surtout au grand amour, à l'amour impérissable capable de défier les ans.

Joseph BOURDON